

5 – 2011

DESHIMA

REVUE D'HISTOIRE GLOBALE DES PAYS DU NORD

Regards sur l'histoire africaine
des pays nord-européens

Départements d'études néerlandaises et scandinaves
Université de Strasbourg



Revue publiée avec le concours du Nederlands Letterenfond et le
Réseau franco-néerlandais (www.frnl.eu).

Regards sur l'histoire africaine des pays nord-européens

Afrique

Thomas Mohnike	
<i>Itinéraires imbriqués : Eléments d'une histoire africaine des pays nord-européens</i>	p. 7
Frederike Felcht	
<i>On the topography of H. C. Andersen's travelogue I Spanien</i>	p. 17
Joachim Schiedermaier	
<i>Turmoil in the Dark Continent</i>	p. 31
Christine Smith-Simonsen	
<i>Mythbusting</i>	p. 47
Thomas Beauflis	
<i>Le « negerhollands » de Saint-Thomas et de Saint-Jean de J.P.B. de Josselin de Jong</i>	p. 63
Claudia Huisman	
<i>Soldats africains dans les Indes orientales néerlandaises</i>	p. 81
Wouter van der Veen	
<i>Vermeer en Afrique</i>	p. 97
Catherine Repussard	
<i>JunkerInnen en Afrique</i>	p. 107
Frederike Felcht	
<i>Les politiques de la faim dans Sult (La faim) et Life & Times of Michael K</i>	p. 127
Dorian Cumps	
<i>Explorations dans l'imaginaire</i>	p. 151
Tomas Lieske	
<i>Petit cheval</i>	p. 157

Savants mélanges

Annie Bourguignon	
<i>Peut-on lire Nordahl Grieg au ^{xx}e siècle ?</i>	p. 167
Karin Ridell	
<i>Identités et appartenances linguistiques, nationales et régionales</i>	p. 191
Martin Kylhammar	
<i>Rompez ! Rompez ! L'art moderne de faire table rase du passé</i>	p. 225
Alexis Metzger, Martine Tabeaud	
<i>Neiges et glaces dans les peintures hollandaises du siècle d'or</i>	p. 253
Odile Parsis-Barubé	
<i>Les commencements de l'étrangeté</i>	p. 273

Arts et lettres des pays du nord

Annick Drösdal-Levillain	
<i>Gaute Heivoll</i>	p. 287
Gaute Heivoll	
<i>Adelheid</i>	p. 289
Anne-Marie Soulier	
<i>Torild Wardenær</i>	p. 303
Torild Wardenær	
<i>Poèmes</i>	p. 305
Peter Holvoet-Hanssen	
<i>Poèmes</i>	p. 319
Jaap Robben	
<i>Six poèmes</i>	p. 329
Auteurs	p. 335
Résumés	p. 337

Peut-on lire Nordahl Grieg au XXI^e siècle ?

Annie Bourguignon

Nordahl Grieg est aujourd'hui vraisemblablement mieux connu par sa vie ou, plus précisément, par le personnage qu'il est devenu, que par ses écrits. Rappelons brièvement sa biographie. Il naît à Bergen en 1902. Son père est directeur de lycée. En 1920-1921, il est marin et va ainsi en Afrique et en Australie. Toute sa vie, il voyagera beaucoup, surtout par besoin d'avoir une connaissance directe des événements qui façonnent le monde. Il publie son premier recueil de poésies en 1922, et en 1925 le roman *Skibet går videre* (« Le navire poursuit sa route »), qui, comme le recueil, s'appuie sur son expérience de matelot. Dans les années 1920, il travaille comme journaliste, est étudiant à Oxford, puis voyage en Grèce et en Chine, publie des poèmes et des reportages de voyage. Il débute comme auteur dramatique en 1927 et écrira plusieurs pièces. Il découvre le Finnmark et le nord de la Norvège, qui lui inspirent un amour qu'il gardera jusqu'à sa mort. Le recueil *Norge i våre hjerter* (« La Norvège dans nos cœurs », 1929) lui donne une réputation de conservateur, mais fin 1932 il décide de séjourner en Union Soviétique, où il vit, principalement à Moscou, de mars 1933 à décembre 1934. A son retour, il est devenu communiste, et, au cours des années qui suivent, il défend sans réserves la politique des dirigeants soviétiques et du NKP (*Norges kommunistiske parti*, le parti communiste de Norvège). Il se rend en Espagne, sur le front républicain, comme journaliste, en 1937 et 1938. Le 9 avril 1940, jour

SAVANTS MÉLANGES

de l'attaque des troupes allemandes contre la Norvège, il rejoint les forces norvégiennes et la Résistance. En juin, il part pour l'Angleterre. Il est désormais avant tout patriote et poète national. Le 2 décembre 1943, il embarque comme reporter à bord d'un Lancaster britannique qui va bombarder Berlin. L'avion est abattu et tous ses occupants sont tués. Après sa mort, et dans les années de l'après-guerre, Nordahl Grieg devient une sorte de personnage de légende et de héros national. Son corps n'a jamais été retrouvé.

Ses prises de positions politiques dans les années 1930 sont tout à fait claires, puisqu'il les a exposées dans de nombreux articles et interviews. Il s'exprimait surtout dans la presse proche du NKP, le quotidien *Arbeidet*, de Bergen, *Arbeideren*, d'Oslo, mais aussi, épisodiquement, dans des journaux situés plus à droite, comme *Dagbladet* ou *Tidens Tegn*. Il crée, avec Ivar Digernes, la revue *Veien Frem* (« Aller de l'avant », 1936-1937), à laquelle contribuent des grands noms de la littérature internationale, Louis Aragon, Maxime Gorki, Thomas Mann, Eyvind Johnson, Upton Sinclair... En tant qu'homme engagé et que journaliste, Nordahl Grieg s'aligne sur Moscou, y compris en ce qui concerne les décisions les plus choquantes aux yeux de l'opinion publique. Il justifie ainsi les procès de Moscou, le pacte germano-soviétique et l'attaque de la Finlande par l'armée Rouge.

C'est le meurtre du chef du parti de Leningrad, Sergueï Kirov, en décembre 1934, qui fournit à Staline le prétexte des procès de Moscou. Ceux-ci se déroulent entre 1936 et 1938 et aboutissent à la condamnation d'un grand nombre d'anciens bolcheviques, pour trahison, complot, espionnage, etc., soulevant l'indignation internationale, notamment en raison de leur non-respect des principes juridiques les plus élémentaires. Nordahl Grieg, qui ne paraît pas douter de la culpabilité des accusés, considère que ceux-ci devaient être éliminés, car ils menaçaient l'existence du seul régime au monde capable de tenir tête au fascisme. Il estime même, dans un article d'*Arbeideren* du 6 novembre 1937, que ces procès évitent une guerre : « On a beaucoup écrit sur les condamnations à mort en Union Soviétique. N'oublions pas une chose : elles ont toutes été prononcées pour empêcher la guerre. Les mêmes condamnations à mort contre les généraux espagnols et cent mille vies auraient été sauvées ».¹

¹ Cité dans Martin Nag, Finn Pettersen : *Reise gjennom vår egen tid. Nordahl Grieg om kultur og politikk 1933-1940*, Oslo, Falken Forlag, 1982, p. 214 : "Meget har vært skrevet

Il soutient Staline avec la même détermination lors de la signature, en août 1939, du pacte germano-soviétique, qui va permettre à l'armée allemande d'envahir la Pologne et à l'URSS de s'installer dans les Pays Baltes. Le 24 août, Grieg écrit dans *Arbeideren* que l'URSS aurait souhaité conclure une alliance militaire avec la Grande Bretagne et la France contre les Etats agresseurs, mais que le Premier Ministre britannique et le ministre des Affaires étrangères français ont « saboté » les négociations et que les Soviétiques ont alors choisi le pacte avec l'Allemagne nazie pour pouvoir rester en dehors de la guerre qui va éclater « entre les deux groupes réactionnaires d'Europe, le capitalisme agressif et le capitalisme défensif ».²

Dans le même article, il considère que les pays nordiques ont la même attitude que les Occidentaux et leur reproche leur neutralité, qui, selon lui, équivaut à abandonner le faible à un agresseur brutal. Il reprend là une idée qui lui tenait à cœur, ce qui ne l'empêchera pas, moins de cinq mois plus tard, de se prononcer en faveur de la neutralité de son pays lorsque des voix s'élèvent pour demander que des troupes norvégiennes aillent se battre aux côtés des Finlandais, après l'entrée des troupes soviétiques en Finlande le 30 novembre 1939. Il affirme que ses pensées sont « auprès du peuple travailleur norvégien qui veut la paix » et attaque les nombreux représentants de la bourgeoisie « qui ne semblent pas pouvoir vivre en honorables Norvégiens tant qu'ils n'auront pas jeté les pêcheurs et les travailleurs de ce pays dans une guerre ».³

Entre 1935 et 1940, Nordahl Grieg prend donc des positions indéniablement stalinienne, alors qu'il était plutôt auparavant « une âme en recherche » et un « socialiste indépendant », selon les termes de Martin Nag.⁴ A son retour d'URSS, il semble avoir connu une véritable conversion, dont les raisons n'apparaissent pas de façon tout à fait claire. Selon Martin Nag, lui-même membre du NKP, la rencontre de

om dødsdommene i Sovjet-Unionen. La oss huske: alle har vært felt for å slå ned *krigen*. De samme dødsdommene mot de spanske generalene, og hundretusen av liv hadde vært reddet.“ Les italiques sont de Grieg.

² *Ibidem*, p. 236.

³ Cité *ibid.* p. 237 : ”hos det arbeidende norske folk som vil ha fred.“ ”Som ikke synes de kan leve hederlig som nordmenn før de har fått styrtet dette landets fiskere og arbeidere ut i en krig.“

⁴ Martin Nag : *Ung må Nordahl Grieg ennå være*, Oslo, Solum Forlag, 1989, p. 63.

Grieg avec son compatriote Ivar Digernes, marxiste et communiste, qui vivait en URSS depuis 1927, aurait joué un rôle déterminant.⁵ Edvard Hoem rappelle pour sa part que certains ont considéré Digernes comme le « mauvais ange »⁶ de Grieg. Vega Linde, communiste convaincue avec laquelle Grieg a eu une liaison à Moscou, et qui l'a profondément marqué, affirme que c'est elle qui, au cours de longues discussions, lui a fait comprendre les intérêts de classe qui se cachaient derrière les beaux discours de la bourgeoisie. Il aurait notamment été bouleversé en apprenant que les armateurs norvégiens avaient approvisionné l'Allemagne en pétrole pendant la Première Guerre mondiale⁷ – alors que la Norvège était officiellement neutre. Il faut aussi se souvenir que Grieg avait été affecté par le malentendu surgi à la suite de la publication de « La Norvège dans nos cœurs », qui lui avait valu d'être considéré comme un homme de droite par les communistes. Son séjour en URSS s'effectue après les périodes de famine des années 1920, « mais avant que la grande terreur contre ceux qu'on appelait 'les ennemis de l'intérieur' ne démarre ».⁸ Enfin, le début de ce séjour coïncide avec l'arrivée au pouvoir des nazis en Allemagne, ce qui, selon Ivar Digernes, a été une cause déterminante de l'évolution politique de Grieg.⁹

Ce dernier point ne semble guère faire de doute. Dans la seconde moitié des années 1930, Grieg souligne à de multiples reprises que seule l'URSS s'oppose véritablement aux régimes fascistes et défend ceux qu'ils attaquent. Son adhésion à la politique de Moscou paraît alors bien découler d'abord de l'horreur que lui inspirent Mussolini, Hitler, puis Franco.

Pour orthodoxe qu'il soit, l'engagement communiste de Nordahl Grieg n'en présente pas moins certaines particularités. Notons par exemple sa lucidité. S'il voit dans l'URSS la puissance capable de défendre la paix, c'est qu'à partir de 1936 au plus tard, il comprend qu'une nouvelle guerre mondiale va arriver, et aussi que, contrairement à la première, elle risque fort de ne pas épargner les pays nordiques. Dans *Arbeidet* du 2 mai 1936, il déclare que sa pièce de théâtre *Men imorgen* a été « écrite avec le sentiment de la guerre qui arrive », et que

⁵ *Ibid.*, p. 62-64.

⁶ Edvard Hoem: *Til ungdommen. Nordahl Griegs liv*, Oslo, Gyldendal, 1989, p. 174.

⁷ *Ibid.*, p. 176.

⁸ E. Hoem *op. cit.*, p. 166.

⁹ *Ibid.*, p. 174.

« le nerf de toute la pièce est la catastrophe qui arrive ».¹⁰ En septembre 1937, de retour d'Espagne, il fait une conférence dans plusieurs villes de Scandinavie, dont le texte est ensuite publié dans *Arbeidet*. Il explique que « l'époque amère et terrible est arrivée sur l'Europe où la paix et les droits humains les plus simples doivent être défendus, aujourd'hui en Espagne, demain peut-être chez nous »¹¹.

Dans la volonté de défendre activement ce qui doit l'être, il y a un refus catégorique du fatalisme, du désespoir et du scepticisme, auxquels il oppose la conviction, l'espoir, l'action. Dès juin 1934, il écrit dans *Tidens Tegn*: « l'impression la plus profonde de l'Union Soviétique est une volonté de fer de tous: construction, positivité ».¹² Il dit adhérer au « réalisme socialiste », qui est un courant littéraire réaliste, en même temps que « pénétré de la volonté ardente d'une société nouvelle ».¹³

Hoem remarque que cette mise en avant de la volonté et de l'espoir constitue en partie une réaction à l'état d'esprit assez désespéré dominant chez les intellectuels des années 1920, et que Nordahl Grieg avait aussi en lui. Dans sa pièce *Atlanterhavet* (« L'océan Atlantique »), estime Hoem, « le désir d'action qu'il méprise se fond avec le désir de mort qu'il porte tout au fond de lui ».¹⁴ C'est ce que paraît confirmer l'auteur dans une interview au journal *Ny Tid* du 21 septembre 1935 à propos de son recueil d'essais de 1932 *De unge døde* (« Les jeunes morts »), dont il déclare qu'il « exprime un désespoir borné face à la société existante », avant d'ajouter: « et je suis allé dans le pays [l'Union Soviétique] où ce désespoir était surmonté et où on a une vie avec un avenir ».¹⁵

Le militant Nordahl Grieg croit au progrès plus ou moins continu de l'humanité à travers l'histoire, et il n'est pas vraiment possible de dire si cette foi est une conviction profonde ou une injonction morale

¹⁰ Cité dans Nag, Pettersen *op. cit.*, p. 74: "skrevet under følelsen av den kommende krig", "nerven i hele stykket er katastrofen som kommer".

¹¹ Cité *ibid.*, p. 194: "nu er den bitre forferdelige tiden kommet over Europa, da freden og det enkleste menneskelige krav må verges, idag i Spania, imorgen kanskje hos oss selv."

¹² Cité *ibid.*, p. 31: "Det dypeste inntrykket av Sovjet-Unionen er en eneste jernhård vilje: konstruksjon, positivitet."

¹³ Cité *ibid.*, p. 9: "Gjennemglødet av viljen til et nytt samfund".

¹⁴ E. Hoem *op.cit.*, p. 150.

¹⁵ Cité dans Nag, Pettersen *op. cit.*, p. 60: "uttrykker en snever desperasjon mot det bestående samfund, og jeg reiste til det land [Sovjet-Unionen], hvor denne desperasjon var overvunnet og hvor man har et liv med fremtid."

qui interdit de désespérer et oblige à travailler au progrès. S'adressant le 3 septembre 1937 à des étudiants danois, il explique que depuis leur apparition sur la terre, les hommes l'ont rendue un peu plus hospitalière :

Puis ils ont conquis, lentement et péniblement, une part du monde sur l'angoisse, un espace défriché dans la forêt, un port dans la mer, une lueur dans leur propre esprit. [...]

Mais en ces années, nous voyons *l'angoisse* avancer [...] l'angoisse que la violence, la guerre et une horreur inconnue ne forgent notre avenir.

C'est une époque atavique, des siècles avec lesquels nous pensions en avoir terminé ressurgissent.¹⁶

Il estime qu'on n'a pas le droit de capituler devant cet atavisme. Le désespoir et la résignation ont pour lui partie liée avec la mort. Or le respect et l'admiration de la vie est un thème central dans son œuvre poétique. Il perçoit bien la dimension de culte de la mort inhérente aux idéologies nazie et fasciste, et dénonce « ce nouvel être qui considère la guerre comme son accomplissement, dont toute l'existence a pour objectif de s'exercer à l'extermination et contribue par là à la douleur et au désespoir dans l'Europe d'aujourd'hui ». ¹⁷ L'URSS telle qu'il la voit offre au contraire une image à l'opposé de cette fascination pour la mort : « ce qui y a été créé de plus grand, c'est le nouvel esprit du peuple, c'est la foi et la volonté unanime qu'on y trouve et qui est fermement décidée à édifier un monde nouveau et meilleur. C'est la volonté du peuple qui créera la nouveauté bonne ». ¹⁸

La recherche d'une société d'un type nouveau avait quelque chose pour plaire à ce Norvégien, voyageur dès sa première jeunesse, avide d'inhabituel, voire d'aventure. Il semble qu'en URSS il ait été tout de

¹⁶ Cité *ibid.*, p. 136 : "Så erobret de langsomt og pinefuldt et stykke verden fra angsten, en ryddning i skogen, en havn i sjøen, en lysning i sitt eget sind. [...] Men i disse årene ser vi at *angsten* rykker frem [...] angst for at vold og krig og ukendt gru skal prege vår fremtid. Det er en atavistisk tid, århundreder som vi trodde vi var ferdig med dukker op igjen." Les italiques sont de Grieg.

¹⁷ Cité *ibid.*, p. 192 : "Dette nye vesenet som anser krigen for sin fullbyrdelse, hvis hele tilværelse er innstillet på å utdanne sig i tilintetgjørelse og derfor bidrar til smerten og håpløsheten i Europa idag".

¹⁸ Déclaration faite au journal de Copenhague *Arbejderbladet* du 22 avril 1936. Cité dans Nag, Pettersen *op. cit.*, , p. 158 : "det største, der er skabt, er den nye Folkeaand, det er den Tro og den enige Vilje, der findes her, og som er fast besluttet paa at bygge en ny og bedre Verden. Det er Folkevilje, der vil skabe det nye og det gode."

suite sensible à l'effervescence ambiante. Fin décembre 1933, à un moment où il n'est pas encore devenu communiste, il écrit de Moscou à l'une de ses tantes: «Et ils sentent qu'ils édifient quelque chose de nouveau, une époque héroïque dans l'histoire de l'humanité, pleine de privations et de souffrances, mais avec malgré tout la chance de créer quelque chose d'inconnu qui n'a jamais été expérimenté. [...] Je suis incroyablement heureux d'être venu ici!»¹⁹ Quand il est question de l'Union Soviétique, Nordahl Grieg exalte volontiers le dynamisme, l'énergie, la force, la jeunesse, l'héroïsme... valeurs qui peuvent s'avérer problématiques, dans la mesure où la propagande fasciste s'y réfère également. Toutefois, Grieg se démarquera avec la plus grande clarté de la conception hitlérienne de la force, au plus tard dans ses poèmes de guerre, où il insiste sur la nécessité de protéger tout ce qui est fragile et sur la beauté et la dignité de ce qui peut facilement être détruit, comme dans le poème «Kongen» («Le roi»), écrit dans le contexte dramatique de mai 1940:

Près du tronc d'un bouleau d'un argent pâle, / sur le fond sombre d'une forêt printanière et nue, / il est seul avec son fils. / Des bombardiers allemands sont au-dessus de lui. // Les sillons lourds et fatigués de l'effort / sur son visage sont à lui. / Sa douleur est celle qu'il ressent pour d'autres. / Tel doit être le visage de *la paix*, / gris et tiré par les veilles, / pourchassé, tourmenté, persiflé par la puissance de la violence, / mais pourtant avec la force / de souffrir avec toute vie.²⁰

Dès le 9 avril 1940, Nordahl Grieg se révèle être un ardent patriote norvégien, ce qu'il était d'ailleurs déjà, d'une manière moins dramatique, dans les années 1920. Et l'on peut observer qu'il l'est aussi dans sa période explicitement communiste. Il entend se placer dans la tradition de Henrik Wergeland, le poète romantique chez qui sont réunis sentiment national, amour de la liberté et recherche du progrès. Dans le numéro 5/1936 de *Veien Frem*, il écrit, polémique contre le

¹⁹ Cité *ibid.*, p. 105: "Og de føler at de bygger opp noe nytt, en heroisk epoke i menneskehetens historie, fuldt av savn og lidelser, men allikevel med lykken av at skape noe ukjent og uprøvet. [...] Jeg er uhyre gla jeg kom hit bort!"

²⁰ Nordahl Grieg: *Samlede dikt*, Oslo, Gyldendal, 2002, p. 168: "Ved en sølvblek bjerkestamme, / mot en naken vårskogs mørke, / står han ensom med sin sønn. / Tyske bombeffly er over. // Slitets tunge, trette furer / i hans ansikt er hans egne. / Smerten i det gjelder andre. / Slik må *fredens* ansikt være, / grått och dradd av nattevåk, / jaget, pinet, forhånt av voldsmaakt, / men allikevel med styrken / til å lide med alt liv." Les italiques sont de Grieg.

parti nazi norvégien *Nasjonal Samling*: «Nous voulons nous battre pour une autre sorte de patrie, celle du progrès. Nous sentons par là notre parenté avec les traditions les plus fortes et les plus profondes de notre vie comme nation, car tout ce qui a été créé de grand a été un jour une action révolutionnaire, un *nouveau* savoir, un acte *nouveau* ».²¹

Comme Wergeland, Grieg se réclame de la Révolution française de 1789, l'une des sources d'inspiration de la Constitution d'Eidsvoll (1814) et de «l'esprit d'Eidsvoll» à la base du sentiment national norvégien. Lorsqu'il considère que les juges des procès de Moscou ont raison de condamner les meurtriers présumés de Kirov, il rappelle que Wergeland, poète de la vie, «le plus grand, le plus ardent humaniste de la poésie norvégienne»²² avait écrit un poème en hommage à Sieyès, un homme qui avait voté la mort de Louis XVI. Et il cite le romantique: «Oui, du sang sans doute! mais du sang coupable./ Et c'est un péché plus grand, Sieyes,/ de prodiguer de l'eau d'une claire rivière/ que de prodiguer un tel sang, Sieyes».²³

Le journaliste et citoyen Nordahl Grieg ne s'oppose pas lui non plus à ce que des têtes roulent quand l'Histoire et le progrès l'exigent. Si l'on considère l'orthodoxie stalinienne de ses interventions dans la presse, on devrait, a priori, avoir des doutes sur la qualité de ses drames et roman écrits pendant la même période. Non pas tant parce qu'ils défendraient un régime dont le caractère catastrophique n'est aujourd'hui plus à démontrer, que parce que la connaissance de l'idéologie dont les œuvres donneraient une illustration rendrait leur contenu si prévisible que la lecture ne ferait que confirmer les attentes automatiques du lecteur. Une œuvre ainsi dépourvue de créativité aurait une faible valeur littéraire.

Les drames et le roman écrits par Grieg dans les années 1930 informent sur cette époque. Ils peuvent être utilisés comme documents historiques dans le cadre de recherches sur l'URSS des années qui précèdent la Deuxième Guerre mondiale, sur la guerre d'Espagne, ou sur l'évolution de la société norvégienne. Mais on peut se demander s'ils

²¹ Cité dans Nag, Pettersen *op. cit.*, p. 162: "Vi vil kjempe for et annet slags fedreland, det som er fremskrittets. Gjennem det føler vi slektskapet med de dypeste og sterkeste tradisjoner i vårt liv som nasjon, fordi alt stort som er skapt engang var en revolutionær handling, en *ny* erkjennelse, en *ny* dåd." Les italiques sont de Grieg.

²² Cité *ibid.*, „Den største, mest brennende humanist i norsk diktning“, p. 155.

²³ Cité *ibid.* p. 155: "Ja, blod velan! men skyldfullt blod. / Og det er større synd, Sieyes, / å ødsle vann av klaren flod / enn sådant blod, Sieyes."

peuvent encore être lus comme des textes littéraires, c'est-à-dire s'ils sont capables de surprendre, de susciter des émotions, des réflexions, de faire naître chez un lecteur une représentation mentale d'un monde inédit, auquel le récit donne vie. Edvard Hoem considère que « Les poèmes de guerre de Nordahl Grieg nous accompagnent dans le xxi^e siècle, parce qu'ils sont dignes de foi et conséquents ».²⁴ Mais qu'en est-il, par exemple, du roman *Ung må verden ennu være* (« Le monde est sûrement encore jeune », 1938), qui se proposait entre autres, aux dires même de son auteur, de justifier les procès de Moscou ? Il me paraît intéressant de réfléchir à cette question.

L'action du roman commence au début des années 1930. Leonard Ashley, doctorant britannique d'une trentaine d'années, est venu à Moscou pour des recherches historiques qui portent sur le xvi^e siècle. Il fréquente d'abord surtout des étrangers, en particulier le journaliste américain Donald Morrison, politiquement situé à gauche, et sa femme Ann. Un jour, Leonard rencontre un Russe, Kolja, qui s'avère être aviateur, et qui va lui faire connaître d'autres Russes, en particulier Kira, jeune communiste aveuglément dévouée au système soviétique, dont Leonard tombe amoureux et avec laquelle il a une liaison, et Lebedeff, parent de la femme de Kolja, un vieil homme d'une grande culture, qui a soutenu le parti dans sa jeunesse, est tombé en disgrâce, puis a été de nouveau admis dans les cercles intellectuels communistes. Lorsque commencent les procès de Moscou, Lebedeff les approuve. Lui-même fera partie des accusés un peu plus tard. A la suite d'une conversation avec un ancien condisciple d'Oxford, et sous l'influence de Kira et de Lebedeff, Leonard est devenu communiste. Mais il abandonne à nouveau ces positions politiques devant l'ampleur et le caractère arbitraire des procès. Il rompt avec Kira pour la même raison. Il fait la connaissance de Nana, fille de l'armateur norvégien Thomas Harboe, qu'il épousera un peu plus tard. La seconde partie du roman se passe pour l'essentiel en Espagne au moment de la guerre civile. Donald Morrison, dont la sympathie va au camp républicain et aux Soviétiques qui le soutiennent, travaille sans relâche, et au risque de mettre en péril sa vie conjugale et sa vie de famille, à décrire et analyser la situation sur le front pour des journaux qui le trouvent d'ailleurs trop partial. Il

²⁴ Edvard Hoem : "Etterord", in Nordahl Grieg : *Samlede dikt*, p. 347 : "Nordahl Griegs dikt frå krigen blir med oss inn i det 21. hundreåret fordi dei er truverdige og gyldige".

s'indigne que ni les démocraties occidentales, ni la Société des Nations ne soient venues en aide au gouvernement républicain espagnol, et voit dans leur politique de non-intervention la principale cause des terribles souffrances que provoque la guerre. Au même moment, les procès de Moscou s'intensifient, Lebedeff est condamné et exécuté, après avoir avoué qu'il était un traître. Leonard est rentré en Angleterre et est devenu pacifiste militant. Leonard et Nana ont un jeune enfant, Dick, que son père aime plus que tout. Celui-ci s'isole toutefois de plus en plus, se coupe de la réalité, tandis que sa femme se sent de moins en moins capable d'affronter le monde qui l'entoure, et finit par se noyer avec son enfant.

A côté des personnages principaux, un assez grand nombre de personnages secondaires viennent représenter une série de types humains caractéristiques de différents milieux, incarnant aussi des phénomènes de l'époque.

Nordahl Grieg a donné des indications sur la manière dont son roman devait être lu. Comme le note Hoem, il doit montrer que « c'est seulement à la lumière de ce qui se passe en Espagne que les procès de Moscou deviennent compréhensibles ». ²⁵ Le 6 décembre 1938, Grieg explique à *Arbeidet* que le livre constitue « une attaque de l'humanisme bourgeois [...] qui recule devant la question de l'inhumanité profonde [...] qui dit qu'il y a quelque chose de plus grand dans le sentiment de commune humanité que le parti et la classe ». ²⁶ Lebedeff représente

le destin de l'être intellectuel, déchiré, dépourvu de vitalité dans la difficile édification de l'Union Soviétique. [...] C'est une tentative d'analyse de l'homme qui doute, qui s'accroche si désespérément à son doute qu'il finit dans le crime. [...] Et ce n'est [...] pas pour leur opinion qu'on les a condamnés, [...] c'est pour les crimes bien concrets et sanglants qui sont sortis de leurs opinions. ²⁷

²⁵ E. Hoem *op. cit.*, p. 254.

²⁶ Cité dans Nag, Pettersen *op. cit.*, p. 90: "et angrep på den borgerlige humanisme [...] som viker tilbake for spørsmålet om den dyptgående umenneskelighet [...] som sier der er noe som er større i den menneskelige samfølelse enn parti og klasse".

²⁷ Cité *ibid.*, p. 90: "det intellektuelle, splittede, uvitale menneskes skjebne i Sovjet-Unionens vanskelige opbygning. [...] Det er et forsøk på analyse av tvileren, som klynger sig så desperat til sin tvil at han ender i forbrytelse. [...] Og det er [...] ikke deres mening man har dømt dem for [...] det er for de håndfaste og blodige forbrytelser, som er sprunget frem av deres meninger."

Il est cependant facile, pour des lecteurs non avertis par l'interprétation que donne l'auteur du personnage, d'éprouver de la compassion, et de la sympathie, pour le Lebedeff du roman. Aujourd'hui, lorsqu'un texte littéraire semble en désaccord avec ce que l'on sait des opinions de son auteur, on choisit généralement de ne considérer que les interprétations possibles du texte, en faisant abstraction de la personne qui l'a écrit. C'est le type de lecture qu'a préconisé Roland Barthes en annonçant la mort de l'auteur.

Les thèses de Barthes et de Foucault des années 1960 renouaient d'une certaine manière avec la notion de « triomphe du réalisme », forgée par Friedrich Engels et reprise par Georg Lukács et une grande partie de la critique marxiste au début du xx^e siècle. Pour Engels, le grand écrivain réaliste montre le monde tel qu'il est, le monde se donne à voir à travers ses œuvres, au besoin contre sa volonté. Cette théorie est illustrée par l'exemple de Balzac, admirateur de l'aristocratie, mais dont les romans montrent que cette classe sociale immorale et corrompue est destinée à disparaître.

Les limites de telles méthodes d'analyse sont maintenant reconnues et évidentes. Un texte littéraire est plus intimement en rapport avec son producteur que ne l'est généralement un objet matériel. Toutefois, lire un texte en ignorant son auteur peut constituer une démarche féconde, si elle s'ajoute à d'autres modes de lecture, d'autres éclairages, au lieu de les exclure.

Le débat sur le « triomphe du réalisme » avait repris dans les années 1930 en Scandinavie, en particulier en Norvège, où le cas de Knut Hamsun, grand écrivain qui affichait sa sympathie pour les nazis, posait un problème concret à la critique de gauche. Le principal défenseur des théories de Lukács était alors... Nordahl Grieg, qui écrivait dans *Veien Frem*:

Balzac est souvent cité comme un artiste dont les facultés créatrices font éclater l'idéologie. Balzac lui-même appartenait aux cercles de la Bourse de Paris, il avait une passion insatiable de la spéculation, mais personne n'a sans doute stigmatisé l'argent comme lui dans 'Le père Goriot'.

Hamsun est un ardent défenseur de la société capitaliste; mais dans 'Le cercle s'est refermé', il décrit le pouvoir de l'argent avec plus d'intensité et plus de haine que n'importe quel socialiste.²⁸

²⁸ Nordahl Grieg: *Veien Frem*. Artikler i utvalg ved Odd Hølaas, Oslo, 1974, p. 68. Cité par Helge Rønning: "Kulturkampen. Om socialistisk litteraturkritik i Norge under mellankrigstiden", in *Ord och bild* nr. 7/1974 p. 423: "Balzac nevnes ofte som

La technique de lecture qui fait abstraction de l'auteur étant cautionnée par la citation ci-dessus, il n'est pas interdit de l'appliquer à «Le monde est sûrement encore jeune». Il ne s'agit pas de nier tout ce qui, dans ce roman, peut être directement relié à ce qu'on sait par ailleurs de Nordahl Grieg, mais d'essayer d'examiner ce qui se passe si on lit le livre sans connaître celui qui l'a écrit.

Chaque chapitre du roman est centré sur un personnage, qui est Leonard Ashley dans la majorité des cas, mais qui peut aussi être Donald ou Ann Morrison, Thomas Harboe, Lebedeff, ou d'autres. Ils sont montrés à la fois de l'extérieur et de l'intérieur, on voit ce qu'ils font et on apprend ce qu'ils pensent et ressentent. On ne peut donc pas véritablement parler de focalisation externe ou interne conséquente. Il n'y a toutefois pas de narrateur omniscient dans ce récit, pas non plus de voix narrative unique qui s'exprimerait en son nom propre et porterait des jugements explicites sur les personnages et les événements. Les messages éventuellement transmis par le texte ne peuvent donc que se dégager des faits relatés et de leur présentation. A l'évidence, certaines figures sont construites pour être ridicules, antipathiques ou condamnables, ou tout à la fois, comme Harboe, ou le poète Aksel Fauske, pour ne pas parler des femmes de l'ancienne aristocratie, Grafira Ivanovna et Genia, paresseuses et intrigantes. Mais Leonard, Ann, Donald, Lebedeff, Kolja..., bien que de sensibilités et de points de vue différents, suscitent la sympathie. Cette pluralité de perspectives permet difficilement au roman de montrer avec autorité où est le bien et où est le mal.

Il est vrai que le camp du mal est facile à localiser dans «Le monde est sûrement encore jeune». On y trouve Harboe et Andersen, qui ont fait fortune grâce à la Guerre mondiale, profitant de la neutralité de leur pays, les industriels britanniques qui se sont enrichis pendant la guerre en vendant des matières premières à l'Allemagne par l'intermédiaire des pays neutres, les pilotes italiens et allemands qui bombardent Barcelone et Valence et, dans une moindre mesure, la presse occidentale qui déforme les informations qu'elle reçoit de ses correspondants, fait

eksemplet på en kunstner hvis skaperevne sprenger hans ideologi. Selv tilhørte Balzac børsbørsen i Paris, han hadde en umettelig lidenskap efter å spekulere, men ingen har vel som han brennmerket pengene i 'Pappa Goriot'. Hamsun er en ivrig forsvarer av det kapitalistiske samfund; men i 'Ringens sluttet' skildrer han grellere og hatefullere enn noen socialist pengenes makt.“

une large place aux aspects choquants de l'URSS et quasiment aucune à ses aspects positifs. L'hypocrisie des sociétés d'Europe de l'Ouest est également dénoncée: elles affichent de bons sentiments mais ont un comportement qui sert cyniquement leurs intérêts matériels. Cette hypocrisie est illustrée, entre autres, par Bruvik, travailliste norvégien devenu ministre, qui est de cœur et de conviction avec les brigades internationales du front républicain espagnol, mais favorise les contrats de ventes et d'achats de morue et de fret maritime, voire de bombardiers, entre son pays et l'Italie fasciste.

Il est en revanche moins facile de désigner des personnages, des groupes, des institutions ou des attitudes que le roman inciterait à approuver sans réserves. Que devons-nous penser de Leonard Ashley? Il possède beaucoup de qualités humaines, il est sensible, ouvert, indigné par l'injustice. A son arrivée à Moscou, il se dit apolitique, mais se rallie plus tard au communisme. Son ralliement est dû un peu à l'influence de Kira et de Lebedeff, mais surtout aux révélations que lui a faites un diplomate britannique, Hugh Redfern. Celui-ci lui explique notamment qu'entre 1914 et 1918, l'industrie de l'armement allemande a bénéficié de livraisons de minerai de fer suédois et de nickel norvégien, lequel était produit en grandes quantités dans des usines dont le capital était détenu pour une part importante par des Britanniques. Leonard subit un choc en comprenant que le capitalisme de son pays est ainsi responsable de la mort de milliers de ses compatriotes dans les tranchées.

Ces révélations prennent d'autant plus de poids que Redfern est tout sauf un communiste. Il est issu d'une famille de militaires et de diplomates, attachés par-dessus tout à l'empire britannique, valorisant la guerre, méprisant la noblesse, qui n'est plus capable de se battre, et la bourgeoisie, qui ne se soucie que de gagner de l'argent. C'est une sorte de dandy qui affecte de ne jamais ressentir aucune émotion, admire Swift en feignant de le prendre à la lettre. Il s'indigne des mauvaises conditions de vie du prolétariat industriel, qui empêchent que les prolétaires puissent faire des soldats forts. Le texte, qui le voit à travers les yeux de Leonard, dit de lui: «Si l'on s'imaginait les différentes convictions politiques placées autour d'un cercle, Redfern était si réactionnaire qu'il aurait eu derrière lui les révolutionnaires comme voisins immédiats» (*Ung må...*, p. 93: «Forestilte man sig at de forskjellige politiske overbevisninger en

etter en lå langs en sirkel, var Redfern så reaksjonær at han vilde ha de revolutionære bak sig som nærmeste naboer »).²⁹

Ce tour de cadran idéologique a quelque chose de troublant : si les ultra-réactionnaires sont tout proches des révolutionnaires, l'inverse est évidemment vrai. Cependant, si les orientations politiques de Redfern le rendent peu sympathique à la plupart des lecteurs, ce qu'il affirme sur le commerce des métaux est suffisamment précis et factuel pour être pratiquement incontestable, et émerge de la confusion idéologique avec la netteté d'une réalité objective. Leonard est contraint de voir ce qu'il aurait préféré ne pas voir, il « savait qu'on lui avait tiré dessus quand il tentait de fuir » (*Ung må...*, p. 101 : « visste at han var skutt på flukten »). Ce qu'il faut bien appeler sa conversion s'effectue sous le choc du réel beaucoup plus que sous l'effet d'une propagande.

Cette conversion devient vraiment effective, après un temps d'hésitation et de désarroi, à la suite d'une expérience que fait Leonard de la proximité de la mort. Il manque d'être écrasé par un camion, et quelques minutes plus tard, ressent physiquement le bonheur d'être en vie. C'est ce qui lui donne le désir de ne plus jamais fuir la condition humaine et d'œuvrer pour son amélioration. « La profonde et scintillante ivresse d'avoir échappé à la mort emplissait son sang. Jamais comme en cet instant il n'avait soupçonné ce qu'était la vie. Il voulait vivre, travailler, être chez lui sur la terre jusqu'à son dernier souffle » (*Ung må...*, p. 108 : « En dyp, tindrende rus av undgått død fylte blodet hans. Aldri hadde han slik som i dette øieblikket ant hvad liv var. Han vilde leve, arbeide, være hjemmehørende på jorden til siste åndedrag »). C'est le sentiment d'appartenance à la vie qui le pousse vers le communisme.

Peu de temps avant sa conversation avec Redfern, Leonard a fait la connaissance de deux Russes communistes, l'aviateur Kolja et de sa femme Ljoba, deux personnes généreuses et chaleureuses, dont les qualités humaines apparaissent concrètement à plusieurs reprises dans le roman. Kolja, qui ne sait pas encore du tout qui il est, sauve Leonard d'une noyade à peu près certaine dans la rivière glacée. Un peu plus tard, on verra le couple soigner l'ancien mari de Ljoba et recueillir sa petite

²⁹ Nordahl Grieg : *Samlede verker III, Ung må verden ennu være*, Oslo, Gyldendal, 1947. Je cite le texte original du roman d'après cette édition, en m'y référant par l'abréviation *Ung må...* et le n° de page. Après chaque citation traduite, j'en donne l'original entre parenthèses.

filles, dans un élan spontané de bonté qui a quelque chose d'hugolien. Ils font confiance à Leonard dès le début, sans doute étonnés qu'il se dise apolitique, mais satisfaits de constater qu'il n'aime pas Hitler.

Tandis que Leonard passe ses premiers mois à Moscou, Donald et Ann Morrison parcourent la Russie pour enquêter sur la collectivisation des terres agricoles. D'après le roman, il est possible de se déplacer dans le pays sans autorisation administrative, puisque c'est ce que font Donald et Ann, qui ne sont arrêtés que deux fois par la police, et libérés à chaque fois après vérification de leur identité. Donald souhaite arriver à l'improviste dans les kolkhozes, afin qu'on ne lui en donne pas une image déformée. Il constate qu'il y a sans doute des paysans opposés à la collectivisation, mais que celle-ci se réalise malgré tout, et qu'elle ne conduit pas à une pénurie de produits agricoles, contrairement à ce qu'affirme le plus souvent la presse occidentale.

«Le monde est sûrement encore jeune» ne présente pas l'URSS des années 1930 comme un pays où tout va mal, où règnent la misère matérielle, la terreur politique et la propagande. Le roman met en avant les aspects positifs de cette société, qui a réussi à s'industrialiser en une quinzaine d'années, et qui déborde d'énergie dans sa volonté d'édifier un monde radicalement nouveau. Les conditions de vie sont certes très dures, mais tout devrait aller de mieux en mieux, grâce aux progrès de la technique et au travail acharné de tous.

Telle va être pendant un certain temps l'image qu'aura Leonard de l'Union Soviétique. Il comprend aussi que la réalisation du projet communiste ne peut se faire sans beaucoup de détermination, et même de dureté. Toutefois, après l'arrestation de Lebedeff, il ne se sent plus capable de croire au bien-fondé des décisions des dirigeants. Homme sensible et impressionnable, qui a grandi dans une culture qui insiste sur l'esprit critique et la nécessité du doute, il n'est «pas suffisamment fort» (*Ung må...*, p. 206: «ikke sterk nok») pour avoir une foi aveugle dans le parti. C'est ce qui provoque la rupture avec Kira, qui le chasse de chez elle.

Rentré en Angleterre, Leonard devient rapidement pacifiste, une position dont le roman montre les effets négatifs, en premier lieu sur la guerre d'Espagne. S'opposer à une assistance militaire au gouvernement républicain espagnol revient à abandonner le pays aux franquistes qui reçoivent, eux, l'appui des armées italienne et allemande. La vie

confortable de Leonard dans sa villa de la région d'Oxford contraste avec les souffrances de ceux qui subissent les bombardements ou qui se battent sur le front républicain dans des conditions terribles. Obsédé par sa polémique contre la violence, Leonard s'isole de plus en plus, mentalement et affectivement. C'est un caractère faible, qui n'a pas la trempe nécessaire pour affronter son époque. Ses écrits sont récupérés par des gens peu recommandables. Francis Ashley, devenu homme d'affaires, salue les articles que son frère publie dans les journaux, car recommander la non-intervention contribue à écarter la possibilité d'une victoire des « rouges » en Espagne, ce qui aurait des conséquences désastreuses sur le cours des actions que des gens comme lui détiennent dans ce pays...

Malgré ses incontestables effets négatifs, l'argumentation de Leonard contre la violence et la guerre n'est cependant pas dépourvue de poids. L'histoire montre, dit-il, que « la violence engendre la violence » (*Ung må...*, p. 285 : « vold avler vold »). Pour que cette chaîne soit rompue, il faut bien qu'un pays ou un groupe soit un jour le premier à refuser de répondre à l'attaque armée par la riposte armée. « Une guerre avait un effet tout à fait infaillible quand il s'agissait de provoquer de nouvelles guerres. Les vainqueurs se vengeaient, mais ils étaient les premiers à s'adoucir; vingt ans après Versailles, ceux qui avaient été battus avaient meilleure mémoire » (*Ung må...*, p. 287 : « en krig var aldeles ufeilbarlig i sin virkning når det gjaldt å fremkalle nye kriger. Seierherrene hevnet sig, men de myknet først; tyve år efter Versailles husket de overvunne bedre »). Contre ceux qui considèrent les pacifistes comme des naïfs, Leonard écrit qu'on ne peut imaginer une plus grande naïveté « que de placer plusieurs millions d'hommes pendant quatre ans dans des trous de terre [...] avec la joyeuse certitude que dans peu de temps ils vont être déchirés par des grenades, parce que, au nom de la démocratie, ils doivent avancer de cent mètres en courant pour atteindre un autre trou » (*Ung må...*, p. 332 : « enn å la en del millioner menn sitte i fire år i jordhuller [...] med den glade visshet at de innen kort tid vil bli sønderrevet av granater, fordi de i demokratiets navn må løpe hundre meter fremover til noen andre hull »). Le fait que certains milieux politiques fassent un mauvais usage de tels arguments ne les invalide pas sur le fond. Leonard n'a pas l'attitude passive d'un homme qui

répugnerait simplement à se battre. Il consacre ses forces et son temps à lutter activement contre la guerre, ce qui lui vaut des inimitiés.

Cet activisme est en partie motivé par le désir d'avoir raison contre Kira. Bien que n'ayant plus aucun contact avec elle, il poursuit la discussion qu'ils ont eue à Moscou. Son aisance matérielle peut lui permettre, contrairement à elle, de «réfléchir à fond et clairement aux problèmes de son temps, sans être harcelé par la nécessité, sans subir la contrainte jésuitique de défendre un état de fait» (*Ung må...*, p. 285 : «klart å tenke igjennem sin tids problemer, ikke hisset av nød, ikke jesuittisk i trang til å forsvare»).

À l'instar de Leonard, la plupart des lecteurs d'aujourd'hui considèrent sans doute Kira comme un être qui subit «la contrainte jésuitique de défendre un état de fait». On peut raisonnablement supposer que c'est aussi sous ce jour qu'elle apparaissait à la majorité des lecteurs norvégiens de 1938, y compris ceux qui avaient des sympathies communistes. Il est en effet difficile, si l'on n'est pas soi-même intimement convaincu que seul le stalinisme peut faire le salut de l'humanité, de voir dans cette femme dure et fanatique un personnage vraiment positif.

Kira est assez belle. Elle aime sincèrement Leonard. Quand les procès ont commencé et que les étrangers sont de plus en plus surveillés, parfois aussi arrêtés et menacés, elle fait tout pour qu'il n'arrive rien à Leonard. Elle est intelligente, elle sait raisonner et éclairer les choses d'une manière inusitée qui oblige à en percevoir des aspects ignorés. Ainsi dénonce-t-elle l'humanisme hypocrite de l'Occident – mot qu'elle prononce, à la russe, «gumanisme» : «Un gumaniste est une personne qui éprouve de la répugnance envers l'injustice et ne se bat pas pour ce qui est juste» (*Ung må...*, p. 80 : «En gumanist er et menneske som føler uvilje ved urett og som ikke kjemper for det som er rett»). Elle est droite, travailleuse, énergique et dévouée à la cause qu'elle sert. Mais elle est impitoyable. Il s'avère que c'est elle qui a dénoncé Lebedeff au GPU, la police politique, et elle n'a pas hésité à le faire, bien qu'il soit son parent et lui porte de l'affection. Il n'est pas question qu'une personne qu'aime Kira conteste ses convictions. Bien qu'il lui en coûte beaucoup, elle se sépare de Leonard lorsqu'il refuse de voir Lebedeff tel que le parti le présente. Lors de leur première rencontre, Leonard se dit que «cet être [Kira] est capable de condamner à mort» (*Ung må...*, p. 77 : «dette menneske [Kira] er i stand til å dømme til døden»).

Kira a une aptitude étonnante à changer d'avis lorsque le parti en change car elle a en lui une confiance aveugle qui rappelle le fanatisme religieux. Leonard la qualifie ainsi une fois de « personne qui a la vraie foi » (*Ung må...*, p. 206 : « rettroende »). Lebedeff, toutefois, comprend cette attitude. Il fait valoir que l'Etat soviétique est fragile et attaqué de toutes parts, et qu'il faut impérativement se soumettre à sa discipline pour ne pas le mettre en péril.

Il y a d'autres figures de croyants inébranlables dans le roman, comme par exemple le jeune frère de Kolja, Stepan, et sa femme Tamara, qui paraissent un peu comiques à Leonard : « Tous deux correspondaient à tel point à l'image habituelle de la jeunesse soviétique, avec de larges visages forts et bienveillants, photographiés d'en bas, l'objectif vers le haut, qu'ils semblaient à Ashley aussi standardisés que les meubles en pin parmi lesquels ils dormaient » (*Ung må...*, p. 131 : « Begge svarte i den grad til det almindelige billedet av sovjetungdommen, med brede sterke godmodige ansikter, fotografert nedenfra og op, at de forekom Ashley like standardisert som futremøblementet de sov blandt »).

A la lecture de « Le monde est sûrement encore jeune », qui s'efforce de mettre en avant les aspects positifs du monde soviétique, on est frappé de constater que ses aspects négatifs ne sont pas dissimulés. Ils sont eux aussi mis en évidence, et ne sont en rien minimisés. Mais il se trouve pratiquement dans chaque cas un ou plusieurs personnages pour les expliquer, et souvent les justifier. De telles explications peuvent être fournies par des figures sympathiques du livre. Les secrétaires russes du journaliste américain Joe Dobbs, qui lui ont procuré des informations qu'ils n'auraient pas dû divulguer, ont été envoyés en Sibérie. Il est aussi évident que tous les étrangers qui vivent en Russie sont constamment surveillés, qu'on lit leur courrier et leurs papiers personnels. Donald fait valoir à ce propos que les Russes ont de bonnes raisons de se méfier des citoyens de pays qui seraient sans doute prêts à aider à la restauration de l'ancien régime (Cf. *Ung må...*, p. 52). Au théâtre, le personnage du jeune héros soviétique rayonnant d'énergie et de bonne volonté est ennuyeux, parce qu'il est conventionnel. Leonard pense, sans doute comme les lecteurs présumés du roman, qu'un tel manichéisme est incompatible avec un art de qualité. Lebedeff réplique que le peuple russe a beaucoup souffert, et est heureux de pouvoir croire aux héros positifs qui conduisent leur pays vers le progrès.

Dans la première partie du roman, c'est Lebedeff qui justifie les côtés problématiques du système soviétique de la façon la plus convaincante. Contrairement aux autres Russes, il connaît bien l'Occident et sa culture, et sait trouver les arguments acceptables par des Occidentaux. Le fait qu'il ait été lui-même victime quelques années plus tôt des dirigeants dont il défend la politique, en manifestant sa capacité de réflexion objective, donne un poids particulier à ses analyses. C'est aussi un homme âgé, et de grande expérience.

Tout ce qui peut paraître cruel, brutal, injuste ou stupide dans le système soviétique répond selon Lebedeff à une nécessité impérieuse, permettre l'avènement d'une société meilleure. Le scepticisme, la déception, la perte de la foi dans l'homme et le progrès, qu'on observe à l'Ouest après la guerre, où ces états d'esprit sont valorisés, servent en réalité les intérêts du capital international. En URSS, l'attitude mentale est inverse. « Nous considérons *toute notre époque* », déclare Lebedeff, « comme une heure décisive pour notre destin, et quand nous nous soumettons d'une commune volonté à cette discipline de fer, ce n'est pas par lâcheté et humiliation, mais pour pouvoir créer un avenir meilleur » (*Ung må...*, p. 174: « Vi betrakter *hele vår tid* som en skjebnetime, og når vi underordner oss jerndisiplinen av vår felles vilje er det ikke i feighet og ydmygelse, men for å kunne skape en bedre fremtid ». [Les italiques sont dans l'original]). La discipline de parti est dictée par la détermination à être efficace dans l'action, comme cela se passe dans n'importe quelle armée en guerre.

Dans tous les pays, l'état de guerre autorise le non-respect des principes fondamentaux du droit. L'idée selon laquelle l'URSS est menacée de toutes parts, par les Russes qui voudraient revenir à la société tsariste, par les dirigeants étrangers et le capitalisme international qui aimeraient la voir disparaître, est plusieurs fois reprise dans le roman. Au chapitre IV de la seconde partie, on voit comment, sur le front espagnol, un soldat des brigades internationales est exécuté sommairement pour avoir menti et essayé d'entraîner les autres à la fuite. La sanction est terrible, mais, dans le contexte où elle se produit, on peut en comprendre la nécessité. Au même moment, les volontaires internationaux apprennent le procès de Lebedeff. « Le chef politique de la brigade était bien satisfait que les criminels soient punis. Les agents fascistes, la cinquième colonne de Moscou, allaient maintenant être

anéantis, expliqua-t-il» (*Ung må...*, p. 298: «Brigadens politiske leder var vel tilfreds med at forbryterne skulde få sitt straff. Fascist-agentene, Moskvas femte kolonne, blev nå tilintetgjort, forklarte han»). Le rapprochement entre les procès de Moscou et le conseil de guerre sur le front suggère que l'URSS est en guerre pour sa survie.

Lebedeff défend lui aussi cette thèse. Le procureur qui l'interroge lui rappelle une métaphore qu'il a jadis forgée: «Au milieu du champ de bataille, un homme dénué de toute responsabilité ne peut pas avoir le droit de s'écrier: rassemblez-vous dans ce trou d'obus, et discutons pour savoir si nous ne devons pas reculer» (*Ung må...*, p. 310: «Midt ute på slagsmarken kan ikke et menneske som er berøvet ethvert ansvar få lov til å rope: Saml dere i dette granathull og la oss drøfte om vi ikke bør gå tilbake»).

Lebedeff est le meilleur avocat du système soviétique, mais il en devient lui-même la victime. Son arrestation souligne l'arbitraire des décisions du GPU, car il paraît peu probable qu'il soit coupable de ce dont il est accusé. Elle fait en outre basculer le roman, en lui enlevant la voix la plus crédible dans la défense du régime, qui n'est dès lors plus assurée que par des personnages comme Kira ou Stepan.

La première réaction de Lebedeff est de crier son innocence. S'il s'en tenait là définitivement, le basculement du roman serait irrévocable et aboutirait à opposer un communiste sincère au système soviétique. Mais Lebedeff finit par avouer tous les crimes que le procureur lui impute. Il reconnaît les anciennes divergences entre ses analyses et celles du parti, divergences qu'il n'a jamais niées, et qu'il a d'ailleurs lui-même déclarées infondées par la suite. Il reconnaît aussi s'être associé avec des traîtres, avoir comploté avec eux pour empêcher la collectivisation des terres agricoles. Il avoue ces faits concrets au procureur, mais ils n'apparaissent jamais dans ses longs monologues intérieurs. D'après ce que l'on sait de lui, on inclinerait plutôt à penser qu'il n'a pas commis ou incité à commettre d'actes de sabotage. Le texte ne permet toutefois pas de savoir avec certitude s'il est réellement coupable, ou s'il cède à la pression en disant au procureur ce que celui-ci exige d'entendre.

Il semble qu'aux yeux du tribunal qui va le juger, ce que Lebedeff a fait ou n'a pas fait importe peu. Il a émis une opinion, exprimé sa crainte que la collectivisation des terres n'ait des effets néfastes, son opinion s'est avérée erronée et, ayant eu tort, il est coupable. Lorsqu'il décide de

passer aux aveux, il dit au procureur : « J'ai perdu, donc je suis coupable » (*Ung må...*, p. 307 : « Jeg har tapt, altså er jeg skyldig »). Il est difficile de déterminer dans quelle mesure il s'exprime ici avec une amère ironie ou reprend à son compte cette affirmation. Il n'en reste pas moins que ce qu'implique une telle phrase, l'inafaillibilité du parti, la subordination totale de l'individu au groupe et à la cause, l'absence de différence entre expression d'une opinion et acte, toutes choses motivées par la nécessité perpétuellement rappelée de défendre l'URSS, aboutit à un système qui n'est plus défendable.

En prison, Lebedeff ne subit pas de tortures physiques. Il est simplement dans une situation psychologique intenable. Il a connu les geôles tsaristes, mais à cette époque il se savait approuvé et soutenu par des gens de l'extérieur. En 1937-38, il est intégralement seul dans sa cellule et ne reçoit le soutien de personne. Les masses lui en veulent de les avoir trahies. Considérer que les masses ont été trompées par leurs dirigeants obligerait à mépriser ces masses, et l'homme en général, ce qui est contraire à l'idée qui a porté toute sa vie, et est au-dessus de ses forces. Plutôt que de rester en prison dans cette solitude intellectuelle et morale atroce, « c'était aussi bien, en fin de compte, de se déclarer en faillite » (*Ung må...*, p. 309 : « det var like godt først som sist å overlevere sitt bo »).

Avant d'avouer au procès jusqu'aux forfaits les plus invraisemblables et de mourir, Lebedeff, le théoricien, fait « la dernière analyse de sa vie » (*Ung må...*, p. 316 : « sitt livs siste analyse ») : l'objectif de son procès était « d'accroître la haine du peuple envers les traîtres, et par là sa volonté acharnée de résistance. Son devoir envers le parti auquel il avait jadis été heureux d'appartenir [...] était de servir cette fin » (*Ung må...*, p. 316-317 : « Å øke folkets hat til forræderne og derigjennem dets forbitrede motstandsvilje. Hans plikt mot det partiet han engang hadde vært lykkelig over å tilhøre [...] var å tjene denne hensikt »). Allant ainsi dans le sens du parti et contribuant à son renforcement, il a le sentiment d'être à nouveau dans ses rangs, d'y avoir retrouvé sa place. Le chapitre consacré à son séjour en prison et son procès se termine par la phrase : « Le vieil homme aux yeux tristes ressemblait à un petit enfant qui a envie de retourner dans le giron maternel » (*Ung må...*, p. 317 : « Den gamle mannen med de triste øinene lignet et lite barn som lengter tilbake til morsskjødet »).

La pensée communiste orthodoxe et ses représentants dans le roman refusent dans une large mesure d'expliquer les comportements humains par la psychologie, préférant les attribuer à des causes économiques et sociales. Cependant, les raisons déterminantes des aveux de Lebedeff sont d'ordre psychologique et existentiel. Il est vrai que chez lui le politique et l'existentiel sont si intimement liés qu'ils se distinguent à peine. Il est totalement aliéné au parti. Il y est relié par une sorte de cordon ombilical mental, dont la rupture signifierait pour lui la mort.

La solitude morale de Lebedeff est confirmée par les réactions de personnages tels que Kolja ou Ljoba, qui ont beaucoup d'affection pour lui, mais ne doutent pas qu'il soit coupable puisque le parti le dit. Dans le système tel qu'il fonctionne, toute personne qui émettrait des doutes sur la culpabilité de Lebedeff subirait d'ailleurs inévitablement le même sort que lui, pour les mêmes raisons. Ce système paraît donc incapable d'évoluer ou de se corriger. Ses décisions choquantes ne sont pas simplement le produit des temps difficiles qu'il traverse passagèrement, elles lui sont inhérentes, et ne peuvent qu'aller en se multipliant. Même les généraux d'une armée en guerre finissent par devoir rendre des comptes, alors qu'on ne voit pas quelle forme de contrôle s'exerce sur le parti communiste, qui paraît jouir d'un pouvoir sans limites. Il n'exige pas seulement une attitude disciplinée dans la pratique, il entend être conçu comme détenteur de la vérité dans tous les domaines, ce qui n'est pas la même chose. Il n'est pas simplement autoritaire, il est totalitaire.

Il n'est pas possible pour un Occidental à l'esprit critique de considérer le Lebedeff du roman comme un personnage dont le manque de saine vitalité le condamne à être écarté par une génération plus énergique qui, portée par sa foi aveugle dans le parti, agit sous sa direction, sans questionnements intellectuels néfastes, dans la conviction qu'un monde meilleur s'édifie ainsi. Cette vitalité, cette force largement indifférente aux scrupules de conscience n'est d'ailleurs pas seulement l'apanage de la jeunesse soviétique que représentent Stepan et Tamara. Le grand capitaliste norvégien Harboe lui doit de réussir tout ce qu'il entreprend, comme le constate sa fille Nana : « Elle-même ne connaissait qu'une personne qui s'en sortirait toujours brillamment, son père » (*Ung mã...*, p. 382 : « Selv kjente hun bare ett menneske som bestandig vilde klare sig glimtende, hennes far »).

L'histoire de Lebedeff, qui occupe une position centrale dans le roman, me paraît mettre en lumière la monstruosité qu'était devenu dans la réalité l'Etat communiste, un pouvoir ivre de lui-même, prenant ses décisions dans une opacité totale et en dehors de tout contrôle, mais se revendiquant cyniquement de la justice et du progrès de l'humanité. Le système soviétique que montre «Le monde est sûrement encore jeune» est au fond assez semblable à celui que décrira Arthur Koestler dans *Darkness at Noon* (traduction française : *Le Zéro et l'Infini*, 1945), qui paraît en 1941. Il importe assez peu ici de savoir avec quelles éventuelles intentions chacun des deux romans a été écrit. L'atmosphère qui se dégage des textes est accablante, impression qui est bien sûr inévitablement renforcée par tout ce que tout le monde a appris sur l'URSS depuis 1938.

Le titre *Ung må verden ennu være* («Le monde est sûrement encore jeune»), emprunté à un poème de Henrik Wergeland,³⁰ doit exprimer l'espoir d'une humanité qui, bien qu'ayant des centaines de générations derrière elle, a aussi toute la vie devant elle et tous les espoirs d'apprendre, de se perfectionner et de progresser. Notons toutefois la légère nuance de doute introduite par le verbe modal «må». Il n'est pas dit «Ung er verden ennu», «Le monde est encore jeune», mais, à peu près, «il est sûrement jeune». La probabilité est très forte qu'il soit jeune, mais il n'est pas tout à fait exclu qu'il ne le soit plus.

On peut en effet trouver que le titre relativement optimiste du roman de Nordahl Grieg contraste avec ce qu'il montre : Hitler et Mussolini à la tête de l'Allemagne et de l'Italie, des capitalistes déterminés à s'enrichir au mépris de toute éthique, des «humanistes» hypocrites qui sont en réalité des lâches, des démocraties occidentales qui laissent le champ libre aux dictatures, une nouvelle guerre mondiale qui s'annonce, et une Union Soviétique en train de se transformer en machine à détruire les corps et les consciences. Ce monde paraît souvent plutôt vieux, affaibli, mal armé pour se défendre contre les maux qui l'assaillent, et prêt à sombrer. Le roman, qui commence par un enterrement, se termine par l'image de bombardiers italiens en route vers Valence, qui ont d'ailleurs, au passage, lâché quelques bombes sur un vaisseau norvégien. On serait

³⁰ Il s'agit du poème «Følg kaldet!» Je remercie Eivind Engebretsen, qui a attiré mon attention sur le poème de Wergeland, et m'a aidée à préciser le sens de «må» dans le vers concerné.

presque tenté d'y voir un résumé métaphorique prémonitoire de la période 1918-1940.

La fascination qu'on peut éprouver à la lecture de ce livre tient peut-être entre autres à la tension qu'il recèle entre l'impérieuse nécessité et l'impérieux désir d'améliorer le monde et le spectacle qu'offre ce monde. Il est aux antipodes d'une peinture complaisante de la décadence, de la lâcheté humaine, de l'échec, mais laisse transparaître le tragique de son époque. Il met en scène des personnages pour lesquels on aimerait avoir de la sympathie, sans que cela soit entièrement possible.

Si l'auteur de « Le monde est sûrement encore jeune » avait comparu devant le procureur Vychinski, on n'aurait sans doute pas donné cher de sa peau. Souvenons-nous cependant que, si son roman ne réussit pas à se conformer aux normes de l'esthétique stalinienne, il affirme toutefois la nécessité morale de ne pas s'abandonner au désespoir. Dans ce récit qui donne, étonnamment, une grande place aux animaux, qu'il serait intéressant d'étudier, une petite scène de la première partie pourrait donner une image de l'homme des années 1930, dont toutes les valeurs semblent s'être brusquement effondrées. Une nuit, la première neige de novembre tombe, et le matin elle recouvre tout. Un petit chien sort dans la rue. Il est complètement perdu, car toutes les odeurs qui lui permettaient de s'orienter dans son monde ont disparu. « Courageusement, il [le chiot] décida de reconstruire son existence, seul survivant d'une épouvantable catastrophe sur la terre » (*Ung må...*, p. 190 : « Tappert besluttet den [hundehvalpen] sig til å bygge opp igjen sin tilværelse, den eneste overlevende etter en grufull katastrofe på jorden »).